

L'HOSPITALITÉ DES *HOARDERS*

Accumulations et relations dans l'espace domestique aux États-Unis

Alexander Newell

Éditions de l'EHESS | « L'Homme »

2019/3 n° 231-232 | pages 111 à 134

ISSN 0439-4216

ISBN 9782713227943

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-l-homme-2019-3-page-111.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Éditions de l'EHESS.

© Éditions de l'EHESS. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

L'HOMME

L'Homme

Revue française d'anthropologie

231-232 | 2019

Cumulus : Hoarding, Hosting, Hospitality

L'hospitalité des *hoarders*

Accumulations et relations dans l'espace domestique aux États-Unis

On the Hospitality of Hoarders : Accumulations and Relations in US Domestic Space

Alexander Newell



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/35549>

DOI : 10.4000/lhomme.35549

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 21 novembre 2019

Pagination : 111-134

ISBN : 978-2-7132-2794-3

ISSN : 0439-4216

Distribution électronique Cairn



CHERCHER, REPÉRER, AVANCER.

Référence électronique

Alexander Newell, « L'hospitalité des *hoarders* », *L'Homme* [En ligne], 231-232 | 2019, mis en ligne le 03 janvier 2022, consulté le 06 décembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/35549> ; DOI : 10.4000/lhomme.35549

© École des hautes études en sciences sociales

L'hospitalité des *hoarders*

Accumulations et relations dans l'espace domestique aux États-Unis

Alexander Newell

“LE FOUILLIS est la manifestation de la liberté [*Clutter is the manifestation of freedom*]» pouvait-on lire sur une affichette jaunie négligemment collée sur un mur d'une habitation de trois étages, qui avait été, pendant plus de trente ans, le théâtre de ces « manifestations de liberté », comme en témoignait l'accumulation d'objets dans chacune des pièces. Lors de ma première rencontre avec les propriétaires, je compris qu'il était difficile pour Joshua et Rebecca de remettre en question le désordre qui régnait dans leur maison, car ils se disaient très heureux de vivre ainsi. Lucides, toutefois, sur le fait qu'ils ne pouvaient pas laisser à leurs deux filles adultes la lourde tâche de tout nettoyer après leur disparition, ils s'étaient résolus à répondre à l'annonce d'aide au rangement et au désencombrement que j'avais publiée dans un magazine local¹. Sur l'« échelle d'encombrement » (*Clutter Image Scale*) élaborée par Randy Frost et comptant 9 niveaux², qui fait référence dans le domaine, la plupart des pièces de cette habitation s'inscrivaient dans les catégories allant de 4 à 6 (Frost *et al.* 2008).

Par exemple, lors d'une des multiples visites que je leur rendis, nous tombâmes sur une pile de caisses encore fermées, qui provenaient de l'appartement de New York qu'ils avaient quitté trente ans auparavant. On y trouvait, pêle-mêle, de nombreux livres anciens remontant à l'enfance de Rebecca, un ensemble d'étagères au design danois du milieu du xx^e siècle et une collection de souvenirs de l'exposition universelle de 1964. Ces objets étaient restés intacts, entreposés sous la table de travail de l'atelier de Joshua, qui était une pièce dédiée à la couture où il concevait, pour son entreprise,

1. Les participants à mes enquêtes ont été recrutés par le biais d'annonces publiées dans des magazines locaux, de prospectus déposés dans les boîtes aux lettres ou de messages postés en ligne, ainsi que par la méthode d'échantillonnage de la « boule de neige ».

2. Pour une illustration de cette échelle d'encombrement, cf. le site du *Hoarding Center*: <https://hoarding.iocdf.org/wp-content/uploads/sites/7/2016/12/Clutter-Image-Rating-3-18-16.pdf>

des équipements de plein air, tels que des tentes et des sacs de couchage. À une autre occasion, je retirais quatorze paires de vieilles chaussures entassées dans une bibliothèque, cachée derrière la pile de caisses. Il y avait aussi un bureau débordant de vieux papiers qui ne pouvaient être recyclés en raison des données confidentielles qu'ils étaient censés contenir. Un peu plus loin, un enclos avec des lapins bloquait l'accès à des étagères elles-mêmes remplies d'objets. Quant aux anciennes chambres de leurs filles, elles renfermaient toujours des centaines d'animaux en peluche et quantité de poupées, de trophées et autres affiches d'exposés qu'elles avaient jadis présentés à l'école. J'y suis allé toutes les semaines pendant des mois, repartant chaque fois la voiture chargée d'objets destinés à des organismes de charité. Joshua et Rebecca avaient opposé une véritable résistance à l'idée de se conformer aux normes d'usage en matière de rangement, car ils aimaient vivre avec la sensation rassurante d'être blottis au milieu de leurs biens. Et pourtant, ils étaient conscients du fardeau qu'ils s'imposaient, notamment de la contrainte que cela représentait, au quotidien, de déménager des objets pour faire de la place avant de pouvoir entreprendre quoi que ce soit. On peut se référer, à cet égard, à l'analyse novatrice de Saulo B. Cwerner et Alan Metcalfe sur l'encombrement et les pratiques de stockage :

« [...] les espaces de la maison passent par différentes phases selon la façon dont ils sont utilisés et selon leur importance en lien avec les aléas de la vie quotidienne. Les objets sont ainsi déplacés dans ces divers espaces et y sont souvent laissés et conservés. Par conséquent, la dispersion des choses dessine un ensemble de pistes et de traces d'un bout à l'autre de la maison » (2003 : 235)³.

Joshua et Rebecca étaient des personnes actives et sociables, mais leur tendance à l'accumulation domestique les avait contraints à ne plus inviter chez eux que des amis très proches. La plupart de leurs visiteurs les auraient en effet rapidement qualifiés de « hoarders ». Ce terme a été popularisé en anglais par l'émission de télé-réalité homonyme, diffusée pour la première fois en 2009⁴, et qui a inspiré une série de programmes consacrés au désordre domestique. Il n'a pas d'équivalent en français, mais renvoie à ce qu'on désignerait par « entasseurs », « thésaurisateurs », ou encore « syllogomanes ». Ce dernier est un terme d'origine médicale de plus en plus fréquent sur la toile, la syllogomanie se rapprochant du trouble de l'accumulation compulsive (*compulsive hoarding disorder*) inscrit par les psychologues anglophones dans la version 5 du *Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux* (DSM-5).

3. Tous les extraits cités d'articles ou d'ouvrages en langue anglaise ont été traduits par mes soins.

4. *Hoarders* est une émission américaine très populaire, diffusée sur la chaîne de télévision A&E Television Networks, comprenant 6 saisons et 83 épisodes.

Mon travail de terrain a été mené au sein de familles américaines de la classe moyenne, concentrant toute une palette de rapports au désordre, à l'attachement aux biens personnels ou à leur possession. C'est sur cette base que j'analyserai le phénomène du *hoarding* sous l'angle de l'anthropologie du don, afin de déterminer dans quelle mesure l'accumulation d'objets peut être conçue comme une forme d'hospitalité inconditionnelle (Derrida 1999) ou de sociabilité illimitée, qui repose sur l'idée que les choses, à l'instar des personnes, méritent un foyer et des soins, et que l'on peut tirer un certain réconfort de leur compagnie. À l'instar de Jacques Derrida, nous nous demanderons s'il est possible de « parler d'une hospitalité à du non-humain, à du divin, par exemple, à de l'animal, à du végétal? » (*Ibid.*: 18).

Ethnographie du stockage et du fourbi

L'enquête la plus importante que j'ai consacrée aux espaces de rangement et à l'encombrement a duré près de 18 mois en tout, répartis sur une période de cinq ans. Elle s'est principalement déroulée au cours de l'année universitaire 2011-2012 en Caroline du Nord, mais inclut aussi des entretiens effectués en Illinois et à Boston. Bien que je n'aie pas ciblé une population spécifique, la plupart des interlocuteurs ayant accepté de participer se sont révélés être des Blancs issus de la classe moyenne. Je me référerai également à mon expérience personnelle, de façon plus informelle, puisque j'ai moi-même mené un combat contre une tendance à l'accumulation après avoir vécu quinze déménagements en quinze ans, tout en étant au contact, au sein de ma propre famille, de toutes sortes de thésaurisateurs, collectionneurs et entasseurs. Dès le début de ce projet, j'ai aussi porté une attention particulière aux idées reçues circulant sur ce sujet, de plus en plus médiatisé au niveau international.

Mon ethnographie repose sur des entretiens menés au domicile de mes interlocuteurs. Je commençais d'abord par recueillir le récit détaillé de leurs parcours et des divers lieux d'habitation qu'ils avaient connus durant leur vie, puis je visitais les différentes parties de leur maison, des pièces principales à celles moins accessibles. L'ethnographie de l'espace domestique en Amérique du Nord est souvent biaisée par le fait de considérer les protagonistes des enquêtes comme des individus dépourvus de relations sociales, en raison de la faible perméabilité entre les sphères domestiques et publiques (Gregson 2011 [2007]; Miller 2001, 2008). Mais, comme le rappelle Daniel Miller, si la maison « est là où la vie est vécue, il est très difficile d'envisager une anthropologie qui se priverait de l'endroit où se déroule l'essentiel de ce qui compte dans la vie des gens » (2001 : 3).

Le fait d'aider les personnes qui m'avaient contacté à ranger, à débarrasser, à trier ou à faire sortir des objets de leur domicile a inscrit mon travail dans une dynamique d'observation participante où les relations avec les objets étaient mises en évidence. C'est en effet dans ces situations que la prise de décision acquérait, pour mes interlocuteurs, sa dimension la plus dramatique : lorsqu'après avoir passé chaque élément au crible de la sélection, il fallait encore fixer leur sort une fois pour toutes. Seule l'idée de trouver une destination idéale à tous les objets dont ils ne voulaient plus semblait pouvoir apaiser leur angoisse. Pour preuve, ils proposaient souvent de me les offrir, comme s'il ne suffisait pas que j'enlève ces objets de leur vie, encore fallait-il que j'en prenne soin moi-même et que je leur procure « un bon foyer »⁵.

Cette étude ne porte pas à proprement parler sur les *hoarders* eux-mêmes, et encore moins sur les *syllogomanes*. Elle ne concerne pas tant les cas extrêmes ou pathologiques que la relation vécue par la plupart des Américains avec un espace habitable et les biens qui s'y trouvent. Dans les annonces que j'ai fait paraître, je n'ai d'ailleurs cessé de rappeler que tout un chacun était susceptible de participer à l'expérience, il suffisait de posséder au moins une boîte à chaussures remplie d'objets personnels, car c'était bien la relation aux objets stockés que j'étudiais, et non leur quantité.

Je me suis intéressé au *hoarding* en tant que comportement social au moment où le grand public s'est emparé de ce concept⁶ en se focalisant sur le phénomène de l'accumulation domestique et sur la figure du professionnel du rangement (Lepselter 2011). Dans la culture populaire, la thésaurisation est souvent perçue comme la manifestation d'un penchant naturel à la consommation ou comme la volonté d'accorder aux choses plus de valeur qu'aux gens. Il en va de même pour l'avare, qu'on imagine trouver plus de plaisir à amasser des richesses matérielles qu'à construire des relations sociales, ce en quoi il se distingue du *hoarder* qui s'entourera avec indifférence de « camelotes ». Pourtant, après avoir discuté avec mes interlocuteurs de leurs motivations, il m'est apparu qu'on pouvait assimiler leur attitude à une sorte d'altruisme désintéressé puisque, à leurs yeux, une portion considérable de leur espace de vie était consacrée à la conservation d'objets pour le bien commun.

En effet, mes interlocuteurs conservaient parfois des choses en vertu de l'utilité supposée qu'elles pourraient avoir. Tel est le cas de ce couple qui avait sauvé des dizaines de cédéroms distribués dans des courriers publicitaires au début des années 2000, en présageant qu'on leur trouverait un usage créatif dans le futur. Il s'agit donc d'une accumulation de choses

5. Cf. aussi Gretchen M. Herrmann (1997 : 919).

6. Notamment à la suite de la diffusion des émissions de télé-réalité *Hoarders* (cf. *supra*, note 4).

matérielles auxquelles on attribue une valeur d'usage potentielle, que ce soit pour le bien de la société et même de la planète, mais aussi pour permettre à ces objets de remplir leur fonction. Dans le même ordre d'idées, Octave Debary a constaté que certains individus prétendent conserver des choses pour leur valeur historique collective (Debary & Tellier 2004) : bien qu'il s'agisse souvent d'objets sans valeur, auxquels personne ne prête attention pour le moment, ceux qui les gardent pensent qu'ils seront importants pour les générations à venir.

Dans l'abondante littérature traitant des relations aux biens domestiques (Cieraad 2010 ; Gregson 2011 [2007] ; Herrmann 2015 ; Marcoux 2001 ; Miller 2001, 2008), les chercheurs ont souligné comment l'attachement aux objets prévaut souvent sur l'opposition idéologique entre les personnes et les choses propre aux sociétés occidentales. Les biens deviennent une richesse inaliénable, inséparable de la personne qui les possède (Weiner 1992). Maurice Godelier a écrit que « À la limite, dans ce monde, il n'existe plus de "choses", il n'y a plus que des personnes qui peuvent revêtir l'apparence tantôt d'êtres humains, tantôt de choses » (1996 : 145). Si le « monde » en question est, pour Godelier, celui des économies du don, il me semble qu'on trouve parfois la même dynamique au sein des économies capitalistes.

Alors que les anthropologues ont rendu compte, à la suite de Marcel Mauss, du « mélange » entre personnes et choses qui s'opère à travers le don (Mauss 2007 [1924-1925] ; Weiner 1992 ; Kopytoff 1986), et que, depuis Arjun Appadurai (1986), la phrase « la vie sociale des choses » s'est banalisée, je voudrais aller un peu plus loin ici en considérant les marchandises comme des entités sociales, c'est-à-dire comme *des personnes non humaines*. Igor Kopytoff (1986), de son côté, a introduit l'idée intéressante de « biographie culturelle des objets », mais toujours en concevant leurs parcours comme un produit de l'activité humaine. Ma perspective est plus proche de celle de Alfred Gell (1998) et de son concept d'intentionnalités partagées (*distributed agency*) entre personnes et entités matérielles. Les objets d'art sont, selon lui, regardés comme des extensions de la volonté de leurs auteurs, qui continuent à agir sur les spectateurs sans interférence humaine. Je souhaite, pour ma part, élargir cette agentivité aux produits de masse, qui, comme les œuvres d'art, absorbent ceux qui rentrent dans leur sphère d'influence et mènent des vies composites, indépendantes des volitions de leurs propriétaires. Même lorsque Kopytoff se penche sur le continuum entre singularisation et marchandisation, les marchandises apparaissent comme des produits qui ont été privés de leurs relations sociales. Si le paradigme marxiste du « fétichisme de la marchandise » reste une critique pertinente de la logique d'aliénation qui prive les individus de la valeur de leur propre travail, il nous dit peu de choses de ce qui se passe après l'acte d'achat.

Or, les marchandises, une fois déballées et entrées dans la maison, s'imprègnent de la personnalité de ceux qui les entourent, d'une manière analogue au *hau* maori, en se muant en réceptacles d'expériences sensorielles, mêlant des personnes, des lieux et des événements (Newell 2014). Dans la mesure où des biens sont possédés par l'esprit de leurs colocataires, ils cessent d'être de simples achats pour devenir des possessions. Ces liens avec la personnalité et la sociabilité sont d'autant plus forts que les objets contiennent les imaginaires passés et présents de leurs propriétaires, et le fait de se remplir des expériences des autres les rend socialement plus indépendants. En tant que tels, les objets matériels conservés à la maison deviennent des entités composites qui échappent au contrôle de leurs propriétaires, exigeant qu'on s'occupe d'eux comme d'autres l'ont fait auparavant. À l'instar du concept de personne individuelle (*dividual*) élaboré par McKim Marriott (1976) et Marilyn Strathern (1990), les êtres humains et leurs biens sont des entités perméables qui se constituent mutuellement.

Une relation d'hospitalité

Si les objets sont des entités sociales qui suscitent de la part de leurs possesseurs un sentiment d'obligation morale et de soins, il est logique de penser qu'apporter des objets à la maison revient parfois à s'engager dans une relation d'hospitalité. Telle est la problématique centrale de cet article. Le cas le plus évident est celui des objets que d'autres ont possédés avant soi (à savoir ceux dont on a hérité, qu'on a acquis d'occasion, ou encore ceux qu'on a reçus en cadeaux), qui sont davantage de l'ordre des biens que l'on adopte plutôt que des marchandises que l'on achète. En tant que tels, on les conserve plus en raison de la sociabilité, du type du *hau*, qui leur est inhérente que pour leur valeur d'échange ou leur valeur d'usage. Cette forme d'hospitalité liée aux objets implique des obligations sociales, semblables à celles qui contraindraient un individu à recueillir des parents éloignés cherchant refuge chez lui après avoir perdu leur foyer. Le « maître » de la maison permet aux choses de franchir le seuil et de se mêler aux autres objets domestiques, véritables prolongements matériels de la personne (Belk 1988; Gell 1998).

Ce qui distingue l'hospitalité du don, c'est qu'elle est indissociable du lieu au sein duquel elle prend place. Elle se déroule dans une « maison » ou dans tout autre espace délimité par la présence de l'hôte et dans lequel l'invité doit pénétrer, comme le souligne Jacques Derrida (1999: 22). Le philosophe décrit la tension propre à cet instant où l'invité entre et où il lui est impossible de franchir le seuil sans violer du même coup le territoire de son hôte tout en remettant en question le contrôle qu'exerce ce dernier sur son espace. Comme l'écrit Maribeth Erb :

« Sur le “seuil”, les nouveaux arrivants n’acceptent pas le monopole de l’hôte et réclament un espace spécifique où les rôles des uns et des autres peuvent être remis en question, voire renversés. Ainsi le seuil n’est-il pas seulement une image de l’entrée et de la sortie, mais aussi d’un “entre-deux”, d’une “indécidabilité” » (2013 : 298).

C’est précisément le sentiment qu’éprouvent les détenteurs d’objets que j’ai rencontrés. Ils savent qu’ils doivent se séparer de certaines de leurs affaires, mais, au moment de passer à l’acte, ils sont assaillis par le doute. Elles prennent soudain plus d’importance à leurs yeux, représentant une valeur potentielle ou émotionnelle trop grande pour qu’ils parviennent à s’en débarrasser. La décision est reportée, le tiroir et la porte refermés sur ces choses impossibles à trier qui, de l’intérieur de la commode ou du placard, semblent résister de tout leur poids.

À la suite de Jean-Pierre Warnier, j’envisage ici la maison comme un « récipient » qui constitue une extension spatialisée du corps de ceux qui y habitent et qui influence nos processus cognitifs, affectifs et moteurs :

« [...] notre schéma corporel intègre l’espace domestique, son mobilier et tous les appareils que nous pouvons atteindre de façon routinière, à tel point que, si nous modifions l’emplacement d’un meuble donné dans notre appartement, nous devons réapprendre à nos algorithmes moteurs à rechercher le meuble à son nouvel emplacement » (2006 : 187).

À l’instar du « roi-pot » et de ses sujets-récipients (Warnier 2009), les « orifices » des maisons fonctionnent comme des espaces incorporant l’extérieur à l’intérieur, et réciproquement. Tout comme Wyatt MacGaffey, qui a remarqué que les rois et les fétiches constituaient des types comparables de contenant, on peut considérer ici les biens, les corps et les maisons comme trois niveaux de réceptacles qui s’emboîtent (MacGaffey 1977 ; Newell 2014).

Les anthropologues qui se sont intéressés à la question de l’hospitalité⁷ ont souvent décrit l’accumulation de richesses matérielles – comme dans les maisons aux ignames des îles Trobriands –, à laquelle certains hôtes se livrent pour ensuite redistribuer ces biens à leurs invités et négocier ainsi leurs relations sociales. Des exemples ethnographiques africains confirment que ces manifestations dispendieuses d’hospitalité consistent à convertir une richesse matérielle en une forme de « richesse en personnes » (*wealth-in-people*) (Bledsoe 1980 ; Guyer & Belinga 1995). Une telle hospitalité est généralement décrite en termes flatteurs pour le « maître de cérémonie », qui conserve de cette façon sa souveraineté et accroît son prestige. Mais ce n’est pas toujours le cas en pratique, comme le rapporte Andrew Shryock à propos des Bédouins, en se référant lui-même à Ibn Khaldoun : « Tel est

7. Cf. par exemple : Anne Meneley (2000) ; Russell Zanca (2003) ; Andrew Shryock (2004) ; Stephan Feuchtwang, ainsi que Caroline Humphrey dans ce volume.

le “dessein secret de Dieu”, la richesse qui produit des “essaims d’animaux stupides” produira également des “essaims d’êtres humains”. Il s’agit d’avoir des parasites, en signe de richesse, mais de ne pas se laisser submerger par eux» (cité in 2019). La dynamique de l’hospitalité peut en effet se retourner contre l’hôte si ce dernier se laisse parasiter par ceux qu’il accueille (Gideon Baker 2010).

Tout comme l’hospitalité envers des êtres vivants, lorsqu’elle mène à une dilapidation des ressources et menace la réputation de l’hôte, la présence d’un trop grand nombre de biens matériels à la maison peut, elle aussi, devenir pernicieuse. L’abondance traduit la richesse jusqu’à un certain point, au-delà duquel elle est le signe d’un manque. Mes beaux-parents se plaisent à rappeler que «les invités, comme le poisson, commencent à sentir au bout de trois jours»... Bien qu’il ne soit nullement question chez Derrida des invités qui ne partent pas, Maribeth Erb souligne que l’hospitalité inconditionnelle telle qu’il la conçoit peut, en dépit des intentions éthiques qui la sous-tendent, s’avérer «imprudente, dangereuse, voire immorale. Si l’on accueille et que l’on est ouvert aux “visites” impromptues, cela peut conduire au sacrifice non seulement de soi-même, mais aussi des autres membres de la maisonnée ou de la communauté» (2013 : 306). Dans le cas du *hoarding*, l’État retire parfois aux parents la garde de leurs enfants ou enlève de force aux gens certains de leurs biens, lorsqu’ils sont jugés nocifs.

Le mot «possession» me paraît particulièrement approprié aux types de biens évoqués ici, à la fois au sens où ils sont des réceptacles de l’esprit de leurs anciens propriétaires, et dans la mesure où leurs détenteurs actuels en sont littéralement possédés, au point de perdre le contrôle sur leur logement (Newell 2014). C’est une question d’équilibre entre une forme d’accumulation positive, quand on en maîtrise le flux, et une forme d’accumulation nocive, qui se développe de manière incontrôlée au détriment de son environnement. La plupart des gens se situent entre ces deux extrêmes, là où la lutte sur le seuil de leur maison existe déjà, c’est-à-dire là où s’exerce leur pouvoir de distinguer les choses qui peuvent encore leur appartenir de celles qu’ils doivent rejeter.

Dans les études de cas qui vont suivre, j’essaierai de fournir quelques exemples représentatifs des différentes manifestations de rapports aux objets que j’ai pu observer, de l’individu qui les conserve par sens du devoir tout en restant modéré, à ceux qui se laissent déborder et deviennent otages de leurs propres biens. Cette palette de situations montrera que la perte progressive de maîtrise est proportionnelle à l’amplification de l’accumulation. Il est important de noter, à cet égard, que l’attachement aux choses demeure élevé d’un cas à l’autre, mais que la nature de cet attachement change en fonction du degré de contrôle qu’exerce le propriétaire.

Ed: un gardien du patrimoine familial réticent (niveau I sur l'échelle d'encombrement)

119

Ed, entrepreneur âgé de 62 ans au moment de notre rencontre, passait son temps libre à cultiver son potager et à jouer de la musique avec les nombreux banjos et guitares de sa collection. Son épouse était comptable dans une grande institution publique. Tous deux m'ont témoigné une forme d'hospitalité typique du sud des États-Unis, en ne me laissant pas partir les mains vides, mais avec un chou vert de leur potager et des poivrons marinés faits maison... Ils avaient cinq enfants, qui avaient tous quitté le domicile familial. Ed avait grandi dans une famille de militaires et, à la suite de tous les déménagements qu'il avait connus, était devenu tout à fait indifférent à l'égard des choses qu'il possédait. Ses seuls objets de prédilection étaient des flèches qu'il avait trouvées, dans son enfance, à la ferme familiale, et des pierres que lui avait envoyées un oncle chercheur d'or. Jadis, il s'était également constitué une collection de vieilles tenues de football américain en cuir, récupérées après que son entraîneur les eut remplacées par des équipements en plastique. Le jour où sa mère a tout jeté à la poubelle sans lui demander son avis marqua sa rupture définitive avec toute forme d'attachement pour les biens matériels : « Je ne sais pas, je n'ai jamais eu... jamais vraiment eu quelque chose qui m'importait tellement, en termes de possession. J'avais des amis [humains] ». Ainsi Ed exprimait-il précisément l'opposition idéologique inhérente à la société américaine : il se souciait plus de ses relations humaines, que de ses biens.

Il vivait dans un ranch des années 1960, situé juste à la limite de la périphérie de la ville de Raleigh, là où les terrains résidentiels étaient plus grands et où il y avait de la place pour y aménager son potager. L'un de ses ancêtres avait été parmi les tout premiers colons à s'installer en Caroline du Nord et la ferme familiale était la seule chose dont il aurait vraiment voulu hériter. Mais il ne l'obtint pas, il hérita, en revanche, du mobilier qui s'y trouvait, porteur du poids de la mémoire familiale et lui rappelant donc la responsabilité d'appartenir à une famille consciente de son importance historique :

ED: — « Ils avaient des objets dont ils prenaient soin. Ils leur avaient été transmis... Et ils m'ont appris à veiller sur ce que nous avons et à en prendre soin, mais pour ce qui est d'être vraiment attaché à quelque chose, en ce qui me concerne, c'est surtout la pêche et la chasse. J'aimais mon équipement et j'en ai pris soin. On doit prendre soin des objets.

MOI: — Donc, les meubles que tu as..., ils t'ont été transmis ?

ED: — Je n'y pense pas vraiment [à ces meubles]... J'y pense. Dans le sens où j'ai dû y penser... c'était nécessaire d'initier Betsy [la fille d'Ed] un tant soit peu – non qu'ils [les meubles] soient là pour leur utilité, mais parce qu'ils sont vénérables, ou quelque

chose comme ça. Tu sais, ils ont été là et on s'est occupé d'eux. Tu sais, ils ont été utilisés, pendant des années, par beaucoup de gens, donc tu ne viens pas t'affaler là avec tes amis... Il faut les traiter avec respect. J'espère que je pourrai les transmettre. Tu sais, je ne m'entche pas de ces choses. Je ne les apprécie probablement pas autant que je le pourrais. Parfois je pense aux gens qui se sont assis ici et qui les ont utilisés avant que nous ne le fassions».

À la différence de ses frères et sœurs qui étaient «extrêmement possessifs à l'égard des objets», Ed se sentait contraint de leur accorder de l'importance par obligation vis-à-vis de ce qu'ils représentaient pour sa famille. Après le décès de leur mère, ses frères et sœurs avaient réquisitionné une grande partie des biens de la famille, au point que, selon le témoignage de Ed, leur maison était saturée d'objets : «Vous pouvez donc à peine vous y frayer un passage», me rapporta Ed. Le désir d'appropriation d'une des sœurs entraîna même un conflit familial. Elle reprocha d'abord à la femme de Ed de «jeter l'histoire de sa famille», quand celle-ci se débarrassa de la nourriture avariée qui était restée dans un placard de la cuisine. Puis, elle intervint également de façon surprenante lorsqu'elle constata que Ed avait amené sa fille le jour du partage des biens de la maison familiale : «Je t'ai dit que je voulais juste la famille ici». À ses yeux, sa nièce ne faisait pas partie de la famille, au motif qu'elle n'appartenait pas à la sphère intime de son enfance. L'entretien, la conservation et le partage de tels objets ne représentent donc pas seulement des tâches qui incombent à la parenté, ils sont aussi constitutifs du groupe de parenté lui-même.

La relation de Ed à ce patrimoine familial relevait avant tout d'une forme de devoir ou de responsabilité vis-à-vis des générations précédentes, qui ne lui procurait que peu de plaisir mais dont il reconnaissait qu'elle était tout à fait légitime.

Gilles : «préserver l'histoire» (niveau 2 sur l'échelle d'encombrement)

Gilles, expatrié français installé en Caroline du Nord, était propriétaire d'un café. Il avait eu une fille avec une Américaine dont il avait divorcé. Par amour pour sa fille, il ne projetait plus de partir vivre ailleurs, même s'il espérait quand même se débarrasser de tout bien qui n'entrerait pas dans une grande valise pour être libre de partir à tout moment. Il était sensible aux problèmes inhérents aux espaces de rangements. Gilles n'aimait pas utiliser les tiroirs de ses meubles et ses nombreuses armoires étaient en grande partie vides. En revanche, l'espace visible de sa maison était exceptionnellement plein : ses murs étaient recouverts de tableaux et la moindre surface disponible était occupée par les objets qu'il avait collectionnés. Il avait incorporé

à cet ensemble de nombreux éléments recyclés à caractère unique, comme le comptoir de sa cuisine fabriqué à partir de l'ancien plancher du terrain de basket-ball d'un collègue. Un énorme panneau Coca-Cola en métal rouillé était accroché sur l'auvent de sa maison. Il était essentiel pour lui non seulement de « préserver l'histoire », mais aussi de la mettre en scène, de la rendre visible pour lui-même et pour son entourage. Je lui ai demandé s'il y avait quelque chose en particulier dont il regrettait de s'être débarrassé. Il me répondit qu'il avait trouvé chez sa grand-mère décédée un drapeau français fait maison et une carte allemande de sa région datant de la Seconde Guerre mondiale. S'il avait pris soin du drapeau, il avait, au contraire, jugé la carte maléfique et l'avait brûlée :

« Mais je regrette un peu... Environ douze ans plus tard, j'en ai acheté une autre que j'ai trouvée sur eBay... Ce n'est pas la même carte, mais, eh bien, cela peut sembler idiot, mais parfois... avec certains objets anciens, j'ai l'impression que nous avons presque un devoir de citoyen de préserver l'histoire, de les préserver – et ce n'est peut-être pas quelque chose qui vaut beaucoup d'argent, mais juste en tant que morceau d'histoire, vous savez ».

On comprend, dès lors, que le sentiment éprouvé pour cette carte s'apparente à de la culpabilité. Gilles a ensuite évoqué son expérience de la valeur collective des choses anciennes et du type de magie sociale qu'elles peuvent produire entre des personnes qui ne se connaissent pas :

« Je sens qu'il y a quelque chose de très spécial dans les objets plus anciens. Comme je peux le constater avec ma BMW [moto], la '73... à peu près à tous les feux où je m'arrête, ou chaque fois que je m'arrête quelque part, il est très rare qu'on ne me fasse pas de commentaire... l'autre jour, ça m'est arrivé avec un gars qui passait avec sa petite amie ou sa femme et qui a dit : "Oh, tu te souviens quand nous avions la nôtre [leur BMW] et que nous étions... [nostalgiques] ?". Oh oui, ils se sont souvenus de tous les voyages qu'ils ont faits sur cette moto, et j'étais assis à opiner du chef, et finalement ils m'ont parlé et c'est assez drôle de voir que nous avons commencé quelque chose... Mais je pense que nous avons, en quelque sorte, le devoir de préserver certaines choses ».

Alors que l'exemple de la carte correspond à la catégorie des objets orphelins pris en charge au motif qu'ils méritent une reconnaissance sociale pour leur rôle dans le passé et leur pertinence pour notre compréhension du présent, celui de la moto montre comment les objets que l'on conserve peuvent être utilisés pour susciter de nouvelles relations sociales lorsqu'ils circulent, ce qui est une forme d'hospitalité productive. Gilles était profondément attaché à ses biens, mais il ressentait également à leur égard une forme d'oppression, car il était incapable de s'en délester. Il aurait aimé retrouver l'insouciance de sa jeunesse, lorsqu'il était sans attache matérielle. Il se trouvait sur la ligne qui sépare la souveraineté qu'on peut exercer sur des

objets et le fait d'être possédé par eux. C'est pourquoi il avait besoin de se réapproprier son intérieur en expurgeant de temps à autre de son domicile des choses qui, selon lui, avaient pris trop d'importance.

Mélanie : la vitalité d'une maison pleine (niveau 5 sur l'échelle d'encombrement)

Face à des choses entassées, le souffle de vie qui les anime devient parfois désagréablement évident. Mélanie le reconnut, non sans ironie, en parlant de ses possessions: « Tu connais ces moments où tu n'es pas à la maison, et où tout ce qui s'y trouve semble danser et faire la fête? C'est ce qui se passe [ici] ». Mélanie vivait à Raleigh et exerçait le métier de comptable à domicile. Elle était également musicienne et possédait une collection de guitares et deux pianos dans son salon, dont l'un avait appartenu à sa mère. Elle avait loué quelques-unes de ses chambres à des amis, qui l'avaient aidée à entretenir son logement, notamment lorsqu'il lui fallut s'occuper de sa mère, décédée cinq mois avant notre entretien. Depuis lors, Mélanie avait vidé la maison de sa mère, pour « trouver des foyers pour ses choses », comme elle me l'expliqua, prenant chez elle l'essentiel de ce qui restait. Son propre espace, déjà fort encombré, dut accueillir au moins deux générations d'accumulations de plus, si bien que le salon fut envahi de caisses :

« Ces caisses dans le salon sont toutes remplies de lettres, de journaux, de papiers, de photographies, qui remontent parfois jusqu'aux années 1800. Il y a beaucoup de tri à faire! Ses parents ne s'étaient jamais débarrassés de quoi que ce soit, et elle non plus. Donc une grande partie de tout ça a fini ici... Il y a certaines choses qu'elle m'a laissées, qu'elle a vraiment voulu que je garde, et qui ne sont pas à mon goût. Ses goûts et les miens... Elle avait des lampes avec des fioritures et fanfreluches. Donc après la mort de mon père... elle est passée par cette phase de trente ans d'accumulation, dans la pièce à l'arrière. Elle m'a donné de son vivant des choses à garder pour elle, mais je n'ai pas pu les prendre, parce que j'étais trop occupée à m'occuper d'elle. C'est comme ça que j'ai toute sa collection d'assiettes commémoratives. J'ai aussi toute sa collection de poupées de la "Hamilton Reserve". Ce sont soi-disant des objets de collection, mais on en produit des milliers. J'ai aussi toutes les poupées de son enfance, qui sont dans un endroit séparé et que je chéris ».

On voit ici à quel point le poids des générations précédentes pèse sur l'autorité de Mélanie sur son propre domicile. Elle récusait manifestement certaines des attentes de sa mère et insista sur le fait que cela se passera différemment quand elle-même transmettra des objets à sa famille. Ce genre de préoccupations à propos de la manière dont d'autres auraient à gérer leurs affaires dans le futur était relativement récurrent parmi les personnes avec lesquelles j'ai mené des entretiens, et ce fut assez souvent l'une des raisons principales qui les poussèrent à se confier :

«Ma mère avait l'habitude de nous donner des choses, à moi ou à mon frère, parce qu'elles avaient un contenu magique pour elle, et qu'elle attendait de nous que nous les gardions à jamais, qu'on le veuille ou non. Elle ne nous a pas demandé notre permission. Je ne ferai pas ça à mes neveux. C'est pourquoi je leur ai dit que je leur laisserai une liste. Ces choses sont précieuses pour moi, ces choses vous devriez les vendre parce que ça serait idiot de les donner – et c'est tout, je m'en fiche. Je ne me mêle pas de ce qui peut les toucher. J'ai trouvé une vieille photographie que ma mère avait gardée dans sa chambre pendant des années et je l'ai donnée à ma belle-sœur. C'était une photo de mon frère et de ma belle-sœur quand ils ont commencé à sortir ensemble, et Dierdre... m'a dit: "Ta mère avait vraiment ça dans sa chambre?". C'était impossible de dire ce qu'il y avait dans la chambre de ma mère, il y avait tellement de choses. Elle vivait dans un environnement surpeuplé. C'est pour ça que Dierdre n'avait jamais vu cette photographie, et ça a été un des deux objets les plus précieux qu'elle ait récupérés parmi tout ce que ma mère possédait. L'autre étant son arrosoir en cuivre pour les violettes».

Même si Mélanie et Ed ont tous les deux gardé une relation forte avec les biens hérités de leurs familles, leur façon de les distribuer dans l'espace domestique était profondément différente. Alors que chez Ed un endroit dégagé était réservé aux biens de la famille qu'il fallait traiter avec respect, Mélanie était submergée par les objets et les contraintes qui leur étaient liées. Chaque pièce de sa maison était remplie de meubles et de boîtes. Lorsque nous sommes entrés dans sa chambre, elle a déclaré: «C'est rempli de caisses. C'est une honte! Chaque recoin disponible est occupé par des caisses». Puis Mélanie a rapidement revendiqué la maîtrise de la situation: «J'ai un plan, mais je ne suis pas encore prête à l'exécuter, c'est pour ça que je t'ai dit que je n'avais pas besoin de déménageurs ou autre. J'ai un plan». Cette affirmation ressemblait toutefois à la tentative désespérée de quelqu'un qui s'était déjà soumis à la volonté de ses choses.

En théorie, il était toujours possible pour Mélanie de recevoir des invités chez elle, car il lui restait encore quelques chaises où elle pouvait au moins les faire asseoir. Elle menait par ailleurs une vie sociale active occupée à jouer de la musique avec ses amis. Mais dans la plupart des cas de ce genre, les individus se coupent de leurs proches, soit par honte du désordre ambiant, soit parce qu'ils sont inquiets à l'idée que d'autres personnes puissent s'interposer dans leur relation intime avec les objets.

Ellen: contenir les excès, évacuer les regrets (niveau I sur l'échelle d'encombrement)

Ellen était artiste et vendait des objets d'artisanat en ligne sur internet. Mère célibataire, elle approchait de la quarantaine lorsque je l'ai rencontrée à Urbana (Illinois). Elle avait déjà déménagé à de nombreuses reprises, emportant avec elle un large éventail d'objets, dont deux portes indonésiennes

sculptées aussi hautes que les murs de sa maison. Chez elle, tout était très bien rangé, sans débordement apparent. Pour maintenir cet ordre, elle était néanmoins obligée de faire d'importants efforts financiers, car elle louait également un conteneur de stockage qui, d'après elle, lui avait déjà coûté six mille dollars en trois ans, à son grand désespoir.

Nous décidâmes de chercher ensemble certaines des choses qu'elle avait rangées dans sa cave. Avant d'ouvrir la première caisse qui s'y trouvait elle me confia qu'elle « ressembl[ait] à une boîte de Pandore » :

« Je n'ai jamais réussi à mettre quoi que ce soit dans la pile d'objets dont je dois me débarrasser. Je me sens dans l'obligation de garder les choses qui m'ont été données par ma grand-mère. J'ai la sensation d'être opprimée par ces objets, mais je n'ai jamais pu me résoudre à m'en débarrasser. Ça me met en colère d'avoir un conteneur de stockage, non que je tiens à toutes les choses qui y sont, bien au contraire. Si seulement c'étaient des objets que je voulais, je pourrais tous les avoir avec moi... Mais c'est l'excès. Le conteneur est plein d'excès ».

Ellen avait lutté contre son désir de conserver des vêtements ayant appartenu à sa mère (qui était encore en vie). Elle les avait tout d'abord gardés dans l'espoir de les transmettre à sa propre fille. Elle n'avait pourtant qu'un fils en bas âge, et bien qu'elle n'imaginât pas avoir d'autre enfant, l'abandon de ces vêtements lui apparaissait comme une trahison à l'égard de la fille qu'elle pourrait encore avoir, espoir auquel elle refusait de renoncer. Dans son cas, les objets sont donc conservés pour faire advenir un futur dont on sait déjà qu'il ne se réalisera pas. Quelques années plus tard, Ellen est retournée chez sa mère, après avoir chargé tous ces objets qui suscitaient tant de sentiments ambivalents à l'arrière d'une semi-remorque, où elle ajouta ses portes indonésiennes.

Richard : un *hoarder* soi-disant minimaliste (niveau 8 sur l'échelle d'encombrement)

Richard, architecte moderniste à la retraite, est un vieux célibataire dynamique dont le goût esthétique a été fortement marqué par sa découverte du Japon dans les années 1950, au point d'en adopter, en apparence, le style minimaliste dans son appartement qu'il louait à Boston. Jusqu'à son expulsion de ce logement à près de 80 ans, sa propre famille ignorait sa propension à accumuler les choses, une tendance bien cachée dans un escalier de service de six étages qu'il s'était approprié pour y stocker au fur et à mesure toutes ses affaires. Sa nièce imaginait que c'était à cause de cela qu'il avait été expulsé, mais il n'en a jamais avoué la raison. Il acheta alors un immeuble, occupant l'appartement du rez-de-chaussée

où il installa « temporairement », dans le salon, une plateforme surélevée faite de boîtes d'archives et recouverte d'un tapis, sur laquelle il posa un futon et des coussins de sol pour s'y aménager un espace de repos. Il avait trouvé là une solution à la fois efficace et décorative, mais, en dépit de cela, il ne parvint pas à obtenir le surplus d'espace de rangement dont il avait besoin. L'appartement commença rapidement à se remplir d'autres objets. Une fois que le désordre gagna tout l'espace, il n'eût de cesse de se trouver des excuses pour éviter qu'on lui rende visite et, lorsque des invités venaient malgré tout chez lui, il les recevait sur son toit-terrasse, auquel on accédait par un escalier extérieur. À sa mort, l'appartement était tellement encombré que même l'ultime passage permettant d'y circuler était obstrué par au moins trente centimètres de débris. Même le four et le réfrigérateur n'étaient plus utilisables, car hors d'atteinte en raison du fouillis qui les recouvrait.

Une part importante des affaires de Richard était constituée d'objets achetés en double. On y trouvait quantité de sacs jamais ouverts, pleins de marqueurs et de pastilles autocollantes qu'il utilisait en guise de code couleur pour ses caisses de livres et de dossiers. On y dénombrait aussi plus de dix-sept parapluies. Fait surprenant, on y découvrait également des paquets cadeaux, marqués du nom de leurs destinataires, dont certains étaient devenus adultes depuis l'époque où ces paquets auraient dû leur être offerts. Après le décès de Richard, quand des membres de sa famille trièrent ses biens, ils apprirent par des factures impayées qu'il louait depuis trente ans un conteneur à Chicago. Comme beaucoup d'accumulateurs compulsifs, Richard était resté sociable tout au long de sa vie, même lorsque son logement fut envahi par les objets dont il n'avait jamais pris le temps de s'occuper. Jusqu'à ce que sa santé se dégrade, vers l'âge de 90 ans, il était parvenu à conserver une vie sociale active en tant que membre d'un club de théâtre, en tant qu'architecte affilié à une prestigieuse université, et comme célibataire ayant eu plusieurs relations amoureuses.

En surface, son fourbi était constitué d'une série de projets inaboutis, de divers documents administratifs, et d'un nombre incalculable de Post-its, comme s'il avait été submergé par toutes ces choses laissées en suspens, la plupart sans grande importance. Mais le noyau dur se trouvait caché au-dessous, composé d'archives très personnelles, d'anciens plans architecturaux, de traces de la vie amoureuse qu'il menait en secret, ainsi que des caisses de livres. C'est surtout autour de ces archives, formant la plate-forme sur laquelle était aménagé son salon, que le désordre s'était répandu – des choses qui n'avaient pas d'espace dédié et dont il ne pouvait se séparer.

La foule du fourbi : des “hordes” d’objets animés

126

Évoquant les albums d’images que sa mère réalisa lorsqu’il était enfant et qu’il considérait comme les « semences » de sa collection grandissante de livres pour enfants, Walter Benjamin soulignait que le fait d’« hériter est à vrai dire le plus solide moyen de parvenir à une collection. Car l’attitude du collectionneur vis-à-vis de ses richesses prend source dans le sentiment d’obligation que le possesseur a envers sa possession » (2000 [1972] : 53-54). C’est ce sentiment qui pourrait expliquer l’origine des accumulations parasitaires. Quelques objets particulièrement chargés affectivement peuvent en effet être des graines qui vont germer et se multiplier à l’infini.

Steve Baker (1995), chercheur en design, compare, dans le même ordre d’idées, le fouillis à la foule destructrice et incontrôlable décrite par Elias Canetti (1966 [1960]), dont le principal objectif est de grandir et d’absorber tout ce qu’elle rencontre sur son passage. Le fouillis peut, en effet, se définir comme une multitude d’objets capables de se rassembler, pour nous repousser avec la même forme d’irrationalité dévastatrice que celle d’une foule que rien n’arrête, pas même les portes et les fenêtres :

« Dès qu’elle est constituée, elle tend à *augmenter*. Cette tendance à s’accroître est la propriété première et dominante de la masse. Elle veut englober quiconque est à sa portée... La masse naturelle est la masse ouverte : son accroissement ne connaît pas de limite, en principe. Elle ignore maisons, portes et serrures » (Canetti 1966 [1960] : 13).

De même qu’une foule peut devenir monstrueuse et imprévisible, comme si elle possédait une intentionnalité indépendante de ses composantes individuelles, le déplacement d’une masse d’objets peut occulter les liens particuliers qui unissent le propriétaire à ses propres biens. Steve Baker (1995) notait que l’encombrement est cette « partie de “nous-même” qui échappe à “notre” contrôle, à notre “propre” contrôle, et qui est d’autant plus irritante qu’elle est représentée par des objets stupides, des objets *désobéissants* ». La description par Fabio Gygi (dans ce numéro) de la version japonaise du *hoarder* montre, de façon remarquable, que celui-ci ne construit jamais de lien personnel avec ses biens et qu’en réalité ses objets sont dépersonnalisés et dépourvus de sens. Tout comme dans une relation sociale potentielle indéfiniment différée, ces objets attendent d’être découverts et sont réduits à l’indétermination. De plus, ces relations aux objets restent souvent indescriptibles parce que les amas d’objets représentent des formes de vie étrangères et sans équivalent. Ce qui rapproche les observations faites par Fabio Gygi des témoignages que j’ai recueillis auprès de mes propres interlocuteurs tient dans la différence de comportement que

j'ai constatée selon qu'ils se trouvent face à une masse informe d'objets désordonnés ou face à un seul. Comme le constate Gygi, le moment de reconnaissance qui survient lorsque l'on retire quelque chose d'une pile d'objets réactive souvent avec force l'attachement que l'on pouvait éprouver pour celle-ci.

Le but même de l'espace de stockage est de rendre ces choses embarrassantes invisibles et donc, tacitement, de permettre de ne plus avoir conscience de leur présence. Une accumulation qui se dégage d'un espace de stockage déterminé et qui se déplace librement dans la maison dissimule des objets singuliers sous des couches d'autres objets, rendant leur détenteur étranger à ses propres biens. L'accumulation est une sorte d'essaim composé d'éléments distincts qui, tous ensemble, constituent une entité dotée d'une vie propre, mais résolument non humaine.



Les sociétés occidentales en général, et la société nord-américaine en particulier, ont acquis une position dominante au niveau mondial en croyant en leur propre prospérité et en l'avantage qu'elles tireraient d'une accumulation infinie, selon un processus menant inexorablement de la colonisation d'autres sociétés à celle d'un espace illimité. Si l'on reprend Karl Marx, l'« accumulation primitive » serait à l'origine même du capitalisme. L'accumulation étant le fil conducteur qui va de la naissance d'une forme d'organisation économique capitaliste à la nouvelle économie de l'Internet, la légitimité du principe d'une croissance illimitée est aujourd'hui remise en cause. L'impératif d'abondance et l'incitation à consommer à des fins patriotiques se heurtent à présent à une réduction de la taille des logements, d'autant plus que l'obsolescence programmée des produits ne les rend pas plus faciles à éliminer lorsqu'ils doivent être remplacés.

On constate aujourd'hui une certaine tendance au minimalisme dans le mode de vie de la classe moyenne américaine. Les magazines de décoration et les catalogues Ikea, par exemple, font circuler des images de murs blancs, de tables bien rangées et d'intérieurs dépourvus de bibelots et autres babioles, et des séries de télé-réalité comme *Tiny House Nation*⁸ mettent en avant des personnes qui ont choisi de construire et d'habiter des petites maisons (moins de 50 m²). L'accumulation de fouillis ou de bric-à-brac en est venue à symboliser non seulement le mauvais goût, mais aussi une forme de morbidité.

8. Série diffusée à partir de 2014 sur la chaîne de télévision câblée FYI, comprenant 5 saisons et 82 épisodes.

La location de conteneurs de stockage ou le recours à des professionnels du rangement sont des activités de service en plein essor, comme en témoigne le succès de la japonaise Marie Kondō⁹ et de son armée de « Konverts » prêts à expurger la maison de tout ce qui ne « suscite pas la joie ». Dans mes entretiens, j'ai pu observer que, quel que soit l'état d'encombrement de la maison, il y avait, chez mes interlocuteurs, à la fois une inquiétude marquée et un attrait pour les mises en scène, sur le réseau social Instagram, des espaces domestiques où « les comptoirs devraient être des surfaces vides et étincelantes, ponctuées, tout au plus, d'une pompe à savon » (Silcoff 2018).

C'est pourquoi le seuil de la maison constitue bien un espace de tension. À mesure que les objets continuent à affluer, qu'il s'agisse d'achats, de cadeaux, d'affaires laissées en dépôt par des proches ou héritées en grand nombre d'un défunt, l'espace social du foyer est menacé de saturation. Ceux qui en sont responsables doivent donc décider en permanence de ce que l'on peut laisser entrer dans la maison et de ce qui doit être jeté, pour permettre à ceux qui l'occupent de continuer à y vivre. Enlever un objet, c'est trouver un autre endroit où le poser, que ce soit pour le transmettre à un autre membre de la famille ou à un ami, pour le donner à un organisme caritatif, ou pour le vendre, ou bien encore, pour le jeter, tout simplement. Quoi qu'il en soit, ce qui semble causer le plus de détresse est d'avoir à statuer sur le sort de l'objet.

Le franchissement du seuil de la maison constitue un moment critique, dans la mesure où ceux qui y habitent sont particulièrement sensibles au regard porté par les invités sur l'étendue du désordre qui règne chez eux. Ce regard agit comme celui de la société en général. Ceux qui sont submergés par le désordre éprouvent souvent une réticence croissante à recevoir des invités chez eux, en raison du sentiment de honte que cela suscite en eux. En d'autres termes, leur tendance à accumuler est inversement proportionnelle à leur degré d'hospitalité. Dans les cas les plus extrêmes, comme celui de Richard, la famille proche elle-même cesse d'être invitée.

Même lorsque les membres de leur famille leur ont fait savoir sans ambiguïté qu'ils ne pouvaient plus tolérer le désordre actuel, mes interlocuteurs ont souvent perçu comme une menace le fait de devoir se séparer de leurs biens, donnant ainsi la priorité à leurs objets personnels. Car ce qui surprend, c'est l'attention que les accumulateurs accordent aux objets eux-mêmes. Certains vont en effet jusqu'à considérer que même un pot de yaourt vide mérite d'être l'objet de soins et qu'il ne doit pas être jeté purement et simplement à la poubelle, où l'on craint qu'il se sente mal à

9. Consultante en rangement, Marie Kondō a publié, en 2014, *The Life-Changing Magic of Tidying Up* [= *La Magie du rangement*], qui s'est vendu à 4 millions d'exemplaires aux États-Unis. Elle est également l'auteur d'une méthode de rangement appelée « KonMari ».

l'aise et abandonné (Frost & Steketee 2010 : 272-273). Comme j'ai tenté de le montrer ici avec ces différentes formes d'accumulations, ce n'est cependant pas le degré d'attachement et de personnification qui distingue les « syllogomanes » des entasseurs non pathologiques. Ce qui les différencie ne tient pas à l'étendue de l'hospitalité envers les objets ni à l'impression qu'une âme les animerait, mais plutôt dans le niveau de maîtrise de l'espace que l'hôte parvient à garder devant ses invités, en particulier face à ceux qui pourraient abuser de son hospitalité. Certains hôtes convertissent avec succès la sociabilité en matérialité, en rassemblant certains des objets issus de leurs connexions sociales passées et présentes pour attirer de nouvelles personnes et obtenir de nouvelles ressources dans leur sphère d'influence. Pour d'autres, le poids d'un seul type d'accumulation leur fait perdre le contrôle sur l'autre. La « bonne » hospitalité consiste à pouvoir équilibrer les entrées et les sorties d'objets et de personnes, de sorte que les choses puissent être absorbées dans les relations humaines et que les êtres humains s'enracinent dans les objets de valeur qui font de la maison un réceptacle concret d'hospitalité (Candea & Da Col 2012).

Lorsqu'il aborde le potlatch dans *L'Essai sur le don*, Marcel Mauss attire notre attention sur la vitalité des objets et de la maison elle-même. Les choses précieuses, y compris le foyer, forment le « douaire magique » contenu dans une boîte qui « parle, s'attache à son possesseur, qui contient son âme » (2007 [1924-1925] : 59). Il semble, en effet, d'après Mauss, que pour les Kwakiutl, les Haida et même les Trobriands, chacune de ces choses précieuses possède « son individualité, son nom, ses qualités, son pouvoir » (*Ibid.* : 60). Et l'auteur d'ajouter :

« [...] les maisons et les poutres, et les parois décorées sont des êtres. Tout parle, le toit, le feu, les sculptures, les peintures ; car la maison magique est édiflée non seulement par le chef ou ses gens ou les gens de la phratrie d'en face, mais encore par les dieux et les ancêtres ; c'est elle qui reçoit et vomit à la fois les esprits et les jeunes initiés » (*Ibid.* : 61).

Dans cet extrait tiré de la section « La force des choses », on voit que les possessions des Kwakiutl constituent, à leurs yeux, à la fois des membres de leur propre parenté et des attributs essentiels de la pratique de l'hospitalité. En fait, les cuivres blasonnés portent un nom et s'échangent dans le potlatch dans un « mouvement autonome », et « comme la richesse attire la richesse [...] ils entraînent les autres cuivres » (*Ibid.* : 63). Lorsque nous parlons de possessions, nous ne devrions pas parler de propriété, mais plutôt d'incorporation : tout comme le shaman de Sherry Ortner (1978) loge l'esprit dans son corps quand il est possédé, la maison accueille les biens matériels qui absorbent graduellement l'esprit de ceux avec lesquels ils cohabitent.

L'hospitalité, matérielle et humaine, peut exposer dangereusement l'hôte et c'est précisément pourquoi on trouve des récits où ce dernier est empoisonné ou vampirisé par des parasites (Da Col 2012). Héberger un parasite, c'est entrer en symbiose avec lui, mener une existence d'incorporation mutuelle – potentiellement morbide. Si des esprits et des choses peuvent être considérés comme des invités au même titre que les humains, alors il nous faut considérer l'hospitalité comme un entremêlement d'entités perméables. L'hospitalité est une invitation à être contenu dans un espace; mais dès lors que l'hôte autorise l'autre à entrer, l'intérieur devient une sorte d'extérieur et la maîtrise absolue qu'exerçait l'hôte sur son espace domestique se dissout. C'est avant tout la faculté de contrôler les flux aux frontières et d'autoriser les conversions entre sociabilité et matérialité au moment d'accorder l'hospitalité qui semble produire des hiérarchies sociales fondées sur la capacité de certains à accumuler aux dépens d'autrui. Mais une telle maîtrise est souvent contrebalancée par un besoin de sociabilité, sachant que les relations humaines qui impliquent un partage des richesses, de l'espace et du temps entre l'hôte et ses invités, et que les relations avec les objets, non seulement remplissent progressivement l'espace habitable de la maison, mais demandent également du temps, du travail et un investissement émotionnel de la part de ceux qui les accueillent.

Université libre de Bruxelles
Laboratoire d'anthropologie des mondes contemporains, Bruxelles (Belgique)
Alexander.Newell@ulb.ac.be

MOTS CLÉS/KEYWORDS: *hoarders* – hospitalité/hospitality – espace domestique/*domestic sphere* – accumulation – rangement/*storage* – relation aux objets/*object relations*.

RÉFÉRENCES CITÉES

Appadurai, Arjun, ed.

1986 *The Social Life of Things. Commodities in Cultural Perspective*. Cambridge-New York, Cambridge University Press.

Baker, Gideon

2010 « The Spectre of Montezuma: Hospitality and Haunting », *Millenium. Journal of International Studies* 39 (1) : 23-42.

Baker, Steve

1995 « "To Go About Noisily" : Clutter, Writing, and Design », *Emigre* 35. En ligne : https://design.ncsu.edu/student-publication/wp-content/uploads/2016/11/baker_clutter_emigre_35.pdf

Belk, Russell W.

1988 « Possessions and the Extended Self », *Journal of Consumer Research* 15 (2) : 139-168.

Benjamin, Walter

2000 [1972] *Je déballe ma bibliothèque. Une pratique de la collection.*
Préf. de Jennifer Allen ; trad. de l'allemand par Philippe Ivernel. Paris, Payot & Rivages («Rivages poche. Petite bibliothèque»).

Bledsoe, Caroline H.

1980 *Women and Marriage in Kpelle Society.* Stanford, Stanford University Press.

Candea, Mattei & Giovanni Da Col

2012 «The Return to Hospitality», *Journal of the Royal Anthropological Institute* 18 (S1): S1-S19.

Canetti, Elias

1966 [1960] *Masse et puissance.*
Trad. par Robert Rovini. Paris, Gallimard («Bibliothèque des sciences humaines»).

Cieraad, Irene

2010 «Homes from Home: Memories and Projections», *Home Cultures. The Journal of Architecture, Design and Domestic Space* 7 (1): 85-102.

Cwerner, Saulo B. & Alan Metcalfe

2003 «Storage and Clutter: Discourses and Practices of Order in the Domestic World», *Journal of Design History* 16 (3): 229-239.

Da Col, Giovanni

2012 «The Poisoner and the Parasite: Cosmoeconomics, Fear, and Hospitality among Dechen Tibetans», *Journal of the Royal Anthropological Institute* 18 (S1): S175-S195.

Debary, Octave & Arnaud Tellier

2004 «Objets de peu: les marchés à réderies dans la Somme», *L'Homme* 170: 117-138.
En ligne: <https://journals.openedition.org/lhomme/24802?file=1>

Derrida, Jacques

1999 «Hostipitalité», in Ferda Keskin & Önay Sözer, eds, «Pera, Peras, Peros». *Atelier interdisciplinaire avec et autour de Jacques Derrida.* Istanbul, Cogito-YKY: 17-44.

Erb, Maribeth

2013 «Gifts from the Other Side: Thresholds of Hospitality and Morality in an Eastern Indonesian Town», *Oceania* 83 (3): 295-315.

Frost, Randy O. et al.

2008 «Development and Validation of the Clutter Image Rating», *Journal of Psychopathology and Behavioral Assessment* 30 (3): 190-203.

Frost, Randy O. & Gail Steketee

2010 *Stuff. Compulsive Hoarding and the Meaning of Things.* Boston, Houghton Mifflin Harcourt.

Gell, Alfred

1998 *Art and Agency. An Anthropological Theory.* Oxford-New York, Clarendon Press.

Godelier, Maurice

1996 *L'Énigme du don.* Paris, Fayard.

Gregson, Nicky

2011 [2007] *Living with Things. Ridding, Accomodation, Dwelling.* Wantage, Sean Kingston («Anthropology Matters» 2).

Guyer, Jane I. & Samuel M. Eno Belinga

1995 «Wealth in People as Wealth in Knowledge: Accumulation and Composition in Equatorial Africa», *Journal of African History* 36 (1): 91-120.

Herrmann, Gretchen M.

1997 «Gift or Commodity: What Changes Hands in the Us Garage Sale», *American Ethnologist* 24 (4): 910-930.

2015 «Valuing Affect: The Centrality of Emotion, Memory, and Identity in Garage Sale Exchange», *Anthropology of Consciousness* 26 (2): 170-181.

Kopytoff, Igor

1986 «The Cultural Biography of Things: Commodization as Process», in Arjun Appadurai, ed., *The Social Life of Things...*: 64-91.

Lepselter, Susan

2011 « The Disorder of Things: Hoarding Narratives in Popular Media », *Anthropological Quarterly* 84 (4): 919-947.

MacGaffey, Wyatt

1977 « Fetishism Revisited: Kongo *Nkisi* in Sociological Perspective », *Africa. Journal of the International African Institute* 47 (2): 172-184.

Marcoux, Jean-Sébastien

2001 « The “Casser-Maison” Ritual: Constructing the Self by Emptying the Home », *Journal of Material Culture* 6 (2): 213-235.

Marriot, McKim

1976 « Hindu Transactions: Diversity without Dualism », in Bruce Kapferer, ed., *Transaction and Meaning. Directions in the Anthropology of Exchange and Symbolic Behavior*. Philadelphia, Institute for the Study of Human Issues (« ASA Essays in Social Anthropology » 1): 109-142.

Mauss, Marcel

2007 [1924-1925] *Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques*. Paris, Presses universitaires de France (« Quadrige. Grandes Textes »).

Meneley, Anne

2000 « Living Hierarchy in Yemen », *Anthropologica* 42 (1): 61-73.

Miller, Daniel

2001 « Behind Closed Doors », in Daniel Miller, ed., *Home Possessions. Material Culture behind Closed Doors*. Oxford-New York, Berg: 1-22.

2008 *The Comfort of Things*. Cambridge-Malden, Polity Press.

Newell, Alexander

2014 « The Matter of the Unfetish: Hoarding and the Spirit of Possessions », *Hau. Journal of Ethnographic Theory* 4 (3): 185-213. En ligne: <https://www.journals.uchicago.edu/doi/pdfplus/10.14318/hau4.3.013>

Ortner, Sherry B.

1978 *Sherpas through their Rituals*. Cambridge-New York, Cambridge University Press (« Cambridge Studies in Cultural Systems » 2; « Anthropological Studies of Systems of Meaning » 2).

Shryock, Andrew

2004 « The New Jordanian Hospitality: House, Host, and Guest in the Culture of Public Display », *Comparative Studies in Society and History* 46 (1): 35-62.

2019 « Keeping to Oneself: Hospitality and the Magical Hoard in the Balga of Jordan », *History and Anthropology* 30. En ligne: <https://www.tandfonline.com/doi/full/10.1080/02757206.2019.1623793>

Silcoff, Mireille

2018 « Swedish Death Cleaning and the Anorexic Home: Décor Disorder », *Literary Review of Canada*. En ligne: <https://reviewcanada.ca/magazine/2018/02/swedish-death-cleaning-and-the-anorexic-home/>

Strathern, Marilyn

1990 *The Gender of the Gift. Problems with Women and Problems with Society in Melanesia*. Berkeley, University of California Press (« Studies in Melanesian Anthropology » 6).

Warnier, Jean-Pierre

2006 « Inside and Outside: Surfaces and Containers », in Chris Tilley *et al.*, eds, *Handbook of Material Culture*. London, Sage: 186-196.

2009 *Régner au Cameroun. Le « Roi-Pot »*. Paris, Karthala (« Recherches internationales »).

Weiner, Annette B.

1992 *Inalienable Possessions. The Paradox of Keeping-While-Giving*. Berkeley, University of California Press.

Zanca, Russell

2003 « “Take! Take! Take!” Host-Guest Relations and All that Food: Uzbek Hospitality Past and Present », *Anthropology of East Europe Review* 21 (1): 8-16.

Alexander Newell, *L'hospitalité des hoarders : accumulations et relations dans l'espace domestique aux États-Unis.*— Mon enquête ethnographique sur les espaces de rangement aux États-Unis montre que les objets que l'on garde chez soi ne constituent pas seulement les traces matérielles des souvenirs personnels. Il arrive également, assez souvent, qu'ils soient appréciés par leurs possesseurs comme s'ils étaient des entités sociales envers lesquelles ceux-ci entretenaient une relation d'obligation, voire de parenté. Dans cet article, j'aborderai les pratiques d'accumulation – et leur forme extrême, connue sous le nom *hoarding* – comme l'expression d'une hospitalité envers les choses. Cela nous conduira à envisager le rapport aux objets non pas en termes de propriété, mais plutôt en termes d'hospitalité. Quand les objets deviennent des invités parasites qui envahissent l'espace domestique, comme c'est le cas chez les entasseurs, comment cela affecte-t-il leur capacité à accueillir leurs proches ? En évoquant les équilibres, toujours instables, entre hospitalité matérielle et hospitalité humaine, entre rétention et distribution, j'examinerai la complexité des liens entre les relations sociales et les relations aux choses, entre les richesses humaines et matérielles.

Alexander Newell, *On the Hospitality of Hoarders: Accumulations and Relations in Us Domestic Space.*— Research on Us storage space and accumulation reveals that hoarded objects are not only mementos of former sociality, but are often felt by their hosts as entities with whom ongoing social relationships of obligation and care must be negotiated. In this essay, I consider what it might mean to conceptualize storage (and its more extreme form, hoarding) as a kind of hospitality towards objects. This leads me to envision relations with objects in terms of hospitality rather than property. When objects become parasitic guests that take over the social space of the home, as in the case of compulsive hoarders, how does this encroach upon their ability to host actual people? Examining the shifting balance between hospitality-toward-things and hospitality-toward-humans, between retention and redistribution, I consider the various ways that accumulations of social relations with material things and those with humans (wealth-in-people) entangle with one another.